

France, 1940 : débats stratégiques et militaires autour de la défaite

Bertrand Augé

Membre de l'équipe de recherche « Identités, Territoires, Expressions, Mobilités. EA 3002 ».
Représentant français de la Commission Internationale pour l'Histoire des Assemblées d'États
(ICHRPI)

E-mail : bertrand.auge@outlook.com

Résumé

Parmi les grandes évènements de la seconde guerre mondiale, la campagne de France de mai-juin 1940 suscite encore beaucoup de controverses notamment sur la stratégie des deux états-majors ou la supposée supériorité de l'armée allemande face à l'impréparation de l'armée française. Le mois de mai-juin 1940 est tragique pour l'armée française. Quelles sont les causes de sa défaite ? Cette dernière était-elle forcément prévisible ? Nous reviendrons dans cette communication sur l'enchaînement de circonstances qui ont conduit à un dénouement aussi brutal qu'inattendu.

Mots clés: deuxième guerre mondiale, campagne de France, 1940, guerre éclair, blitzkrieg, armée française.

La campagne de France de 1940 est encore un épisode mal connu du deuxième conflit mondial. Cet évènement fait figure d'exception dans une histoire militaire française pourtant habituée à consacrer autant d'importance d'un point de vue bibliographique aux défaites qu'aux victoires¹. La défaite de 1940 reste méconnue, un paradoxe quand l'on sait qu'elle a immédiatement fait l'objet d'une analyse particulièrement lucide de March Bloch évoquant une « étrange défaite »². Plusieurs raisons expliquent cette méconnaissance : en tant

¹ Aucun représentant du gouvernement français n'a cru bon de de déplacer pour le bicentenaire d'Austerlitz en 2005.

² Une recherche d'articles académiques dans la base de données CAIRN a surtout mis en évidence les travaux de Philippe Garraud. Le 70^{ème} anniversaire des évènements a donné lieu à de nombreuses publications. Côté

qu'évènement militaire, elle est ensuite occultée par la Collaboration du régime vichyste et les actions de la Résistance. 1944, la Libération, efface 1940, la défaite honteuse. Une simple recherche dans une base de données académique suffit pour souligner la surabondance des articles consacrés aux évènements de 1944-1945 plus qu'à ceux de 1940.

Cette défaite a pourtant des conséquences considérables sur le reste du conflit. Alors comment expliquer ce phénomène d'ombre projetée ? Le principal sujet de controverse reste encore la présumée « supériorité » de l'armée allemande sur une armée française dont l'action fait l'objet d'une récente réhabilitation.

Cette communication aura pour objet de revenir aux évènements de 1940 et, à l'aide des plus récentes études tant françaises qu'allemandes, de trouver un début d'explication. Pour ce faire, et à l'aide des plus récents travaux, nous étudierons successivement la stratégie mise en place par les états-majors, les évènements militaires et leurs conséquences.

Contexte de 1940 et comparaison des tactiques des états-majors

Les citoyens et les dirigeants des pays occidentaux appréhendent l'offensive allemande depuis 1938. Ils sont en général éblouis par l'aspect martial des défilés nazis et les rodomontades d'Adolf Hitler, et croient à l'inéluctable supériorité de l'armée allemande.

Pourtant, en 1939, hâtivement équipée et formée, la Wehrmacht ne compte guère plus de chars, d'avions et de troupes que les Français et les Anglais. Elle n'est pas en état de soutenir une guerre de longue durée. La campagne de Pologne a aussi révélé quantité de faiblesses (ardeur combattante relative du soldat allemand, défaut dans la chaîne logistique d'approvisionnement des munitions). Mais les états-majors alliés n'ont retenu que la foudroyante progression des troupes de la Wehrmacht qui, en moins d'un mois, ont vaincu l'armée polonaise.

La flotte allemande n'est pas davantage en état d'envahir l'Angleterre, étant très inférieure à celle des Britanniques et ayant beaucoup souffert dans la bataille de Norvège. Là aussi, les contemporains ne sont pas conscients de cette faiblesse. D'un point de vue strictement défensif, la ligne de fortifications Siegfried, vite construite le long de la frontière occidentale de l'Allemagne, face à la ligne Maginot, n'est pas apte à résister à une attaque.

À la différence de leurs ennemis, les généraux allemands sont conscients de leur relative faiblesse. Pour y remédier, ils font le choix de pratiquer une guerre courte en

allemand, le livre de Karl-Heinz Frieser constitue une source indispensable pour connaître le déroulement des opérations et comporte des cartes d'une très grande qualité.

provoquant le plus rapidement possible la décision. Ce qui devait prendre ensuite le nom de guerre éclair («Blitzkrieg») découle avant tout d'une logique purement économique : comme son allié japonais, l'Allemagne n'est pas en mesure de conduire une guerre longue, sauf à s'emparer de territoires qui lui fourniront les ressources énergétiques qui lui manquent. Cette stratégie inédite consiste à combiner les deux armes nouvelles que sont l'aviation et les blindés. Dans un premier temps, l'aviation se charge, non plus seulement de la reconnaissance mais de provoquer, par des bombardements massifs, une rupture sur le front des troupes. La brèche une fois créée, les unités blindées sont projetées vers l'avant, sans trop se soucier de nettoyer le terrain conquis, avec l'objectif de fragmenter les corps de bataille et de désorganiser les lignes adverses.

Les alliés ont anticipé un mouvement des forces allemandes en Belgique sur le modèle de 1914 en concevant le plan « Dyle-Bréda » (du nom d'une rivière belge et d'une ville des Pays-Bas) qui a pour principal objectif, en cas d'agression allemande sur la Belgique et la Hollande de porter secours à ces deux pays tout en obligeant l'armée allemande à une rencontre en plaine. Les meilleures unités françaises et anglaises sont donc concentrées sur la frontière de la Belgique.



Figure 1 : Plan opérations Allemands et Alliés en 1940 (Frieser, 2003, p. 439)

La tactique française est essentiellement défensive et attentiste, incarnée par la ligne Maginot qui assure une défense continue de la Suisse aux Ardennes. Le vocabulaire employé par l'état-major français fait également largement appel aux notions héritées du premier conflit mondial. Le concept de « front » est ainsi prédominant car vu comme une ligne continue qu'il faut maintenir et colmater en cas de rupture. La doctrine militaire est fondée sur la bataille «

méthodique » où l'officier de terrain rend compte de tous ses agissements et ne prend aucune initiative sans en avoir référé à sa hiérarchie. Aucune place n'est donc laissée à l'initiative. L'utilisation de l'armement blindé est très symptomatique de cette doctrine : bien qu'il s'agisse d'une invention britannique théorisée ensuite par De Gaulle en 1934, le char est davantage perçu comme une unité d'appui à l'infanterie que comme un corps spécifique et autonome, apte à provoquer une décision sur le terrain des opérations.

A cette doctrine défensive héritée de 1914 s'ajoute la logique politique des gouvernements franco-britanniques. Le plan « Dyle-Bréda » est sous-tendu par des objectifs plus politiques que militaires. Il poursuit les objectifs précités (assurer la protection des côtes anglaises, amener les allemands à une bataille de rencontre en plaine). Sa principale faiblesse repose sur son caractère prévisible et sur l'efficacité présumée de la résistance belge (qui doit donner le temps aux troupes alliées d'arriver). Il étire également les troupes sur un large front et les oblige à engager le combat sur des positions non préparées à l'avance (neutralité belge oblige). Le secteur montagneux des Ardennes est plus ou moins dégarni de troupes car réputé « impénétrable » étant protégé par le massif montagneux et l'obstacle naturel de la Meuse. Or, c'est là, à la surprise des états-majors alliés, qu'Hitler va porter son principal effort.

Contrairement au plan des alliées, le plan allemand a subi d'importantes modifications. Initialement planifié pour l'automne 1939 avec un axe d'attaque centré sur la Belgique, il fait l'objet de modifications jusqu'à sa 4^{ème} version. Il prend alors le nom de son inspirateur : Erich Von Manstein qui a l'idée du plan d'attaque de la France. Se doutant que les armées alliées défendront à tout prix la Belgique et les Pays-Bas, Manstein propose de les attirer dans un piège en leur faisant croire que, effectivement, il s'agit là de l'axe d'effort principal des troupes allemandes. Hitler est convaincu par les arguments de Von Manstein qui prévoit que les franco-britanniques entreront en Belgique en axant leur rotation sur le pivot de Charleville-Mézières, là où s'arrête la ligne Maginot. Manstein propose de forcer cette charnière en surgissant des Ardennes avec des unités blindées puis de foncer vers la mer. Les alliés seraient ainsi piégés.

Appelé « coup de faucille », ce plan est imposé par Hitler à un état-major réticent à l'idée d'un « coup de poker » qui s'appuie sur le rôle de l'aviation et de la radio, la rapidité des blindés et l'effet de surprise.

L'encercllement de l'essentiel des troupes alliées est l'objectif affiché mais les risques encourus sont énormes car, à tout moment, les troupes engagées dans la percée peuvent être prise de revers par une contre-attaque. Hitler ne croit pas à cette dernière possibilité car il juge l'armée française incapable de manœuvrer.

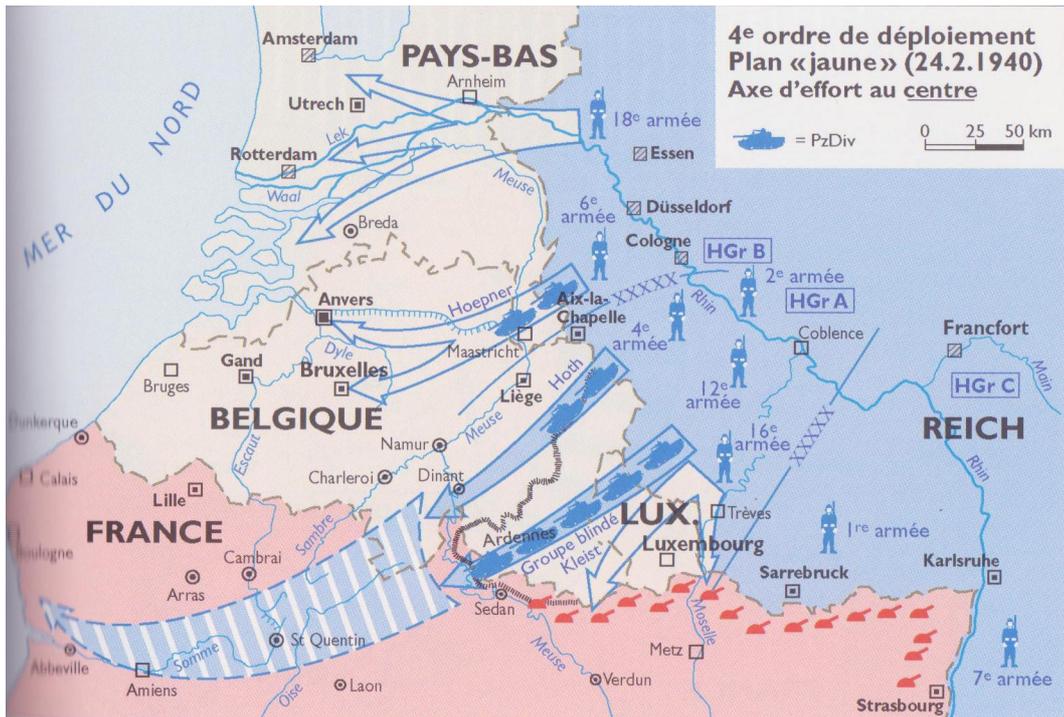


Figure 2 : La 4ème version du plan allemand (Frieser, 2003, p. 437)

Nous l'avons dit : la tactique allemande évolue entre septembre 1939 et mai 1940 car s'ouvre une période insolite appelée « la drôle de guerre ». Mis à part la timide offensive française en Sarre, aucune opération militaire ne se déroule pendant cette période. Chacun des protagonistes campe sur ses positions. Une attitude qui, du côté des alliés, prête encore à controverse : l'armée française a-t-elle pu profiter de ce délai pour améliorer sa dotation en équipement, renforcer ses capacités ? Ou, au contraire, a-t-elle fait preuve d'un attentisme coupable qui n'a fait que renforcer une attitude défensive, laissant par là même l'initiative des opérations à la Wehrmacht ?

Déroulement des opérations militaires

Le 10 mai 1940 Hitler lance son armée à l'offensive sur les Pays-Bas, la Belgique et la France. Conformément au plan « Dyle-Bréda », les forces anglaises et françaises se portent à l'intérieur de la Belgique à la rencontre des troupes allemandes. Elles ignorent qu'elles font uniquement face à l'aile droite de l'armée allemande qui a choisi de faire porter le pivot de son attaque par son centre, dans les Ardennes, le secteur le plus vulnérable de l'armée française. L'axe de rotation de la puissance allemande est radicalement différent de ce qu'il était en 1914. Tout le contraire de ce que croit l'armée française qui, dans ses certitudes que l'armée allemande n'a pas d'autres choix que de franchir la Belgique, que la ligne Maginot

les forces alliées se retrouvent prisonnières dans la « poche » de Dunkerque. 300.000 Britanniques et Français parviennent, du 28 mai au 3 juin 1940, à évacuer vers la Grande-Bretagne, en abandonnant leur matériel.

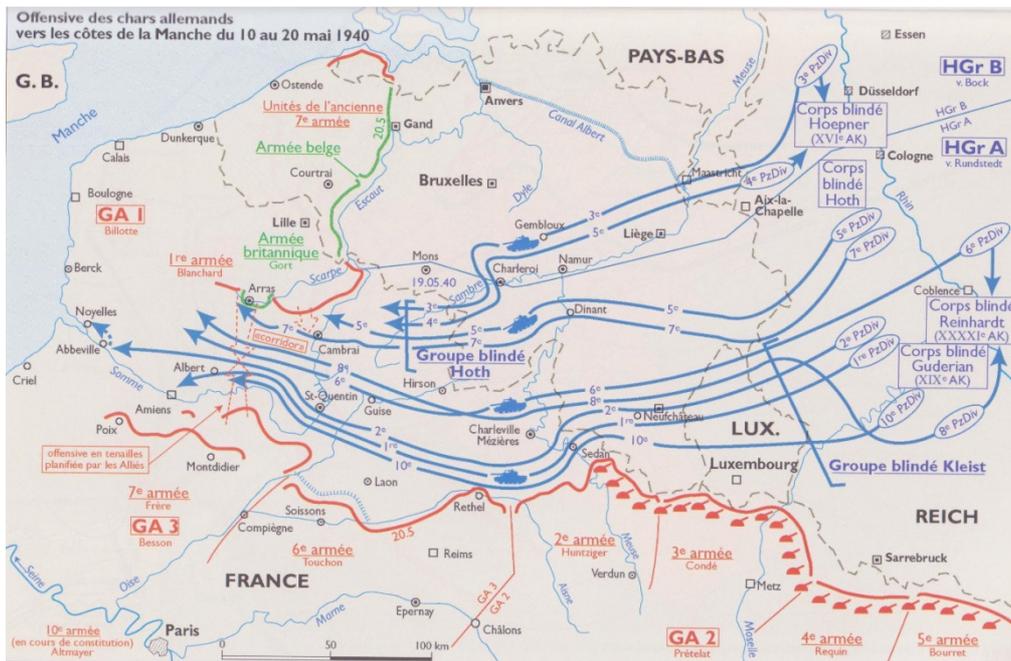


Figure 5: Offensive allemande vers la Manche, mai 1940 (Frieser, 2003, p. 473)

Le 12 juin 1940, le vieux général Maxime Weygand, ancien adjoint du maréchal Foch, appelé en catastrophe à la tête des armées françaises, donne le signal de la retraite, cependant que plusieurs millions de civils quittent en hâte leurs foyers et fuient vers le sud, tenaillés par les mauvais souvenirs de l'occupation allemande en 1914. Le 14 juin 1940, Paris est occupé, cependant que le gouvernement français s'est enfui à Bordeaux. Deux jours plus tard, le président Lebrun nomme à la Présidence du Conseil le maréchal Philippe Pétain (84 ans) en lieu et place de Paul Reynaud. L'armistice est signé à Rethondes, en forêt de Compiègne, le 22 juin 1940, dans le wagon même où avait été signé l'armistice du 11 novembre 1918. Le pays est coupé en deux zones, l'une, au nord, occupée par la Wehrmacht, l'autre, au sud, dite « libre » et administrée par le gouvernement française, installé à Vichy. Les prisonniers, près de 2 millions au total, doivent rester en Allemagne jusqu'à la conclusion hypothétique d'un traité de paix.

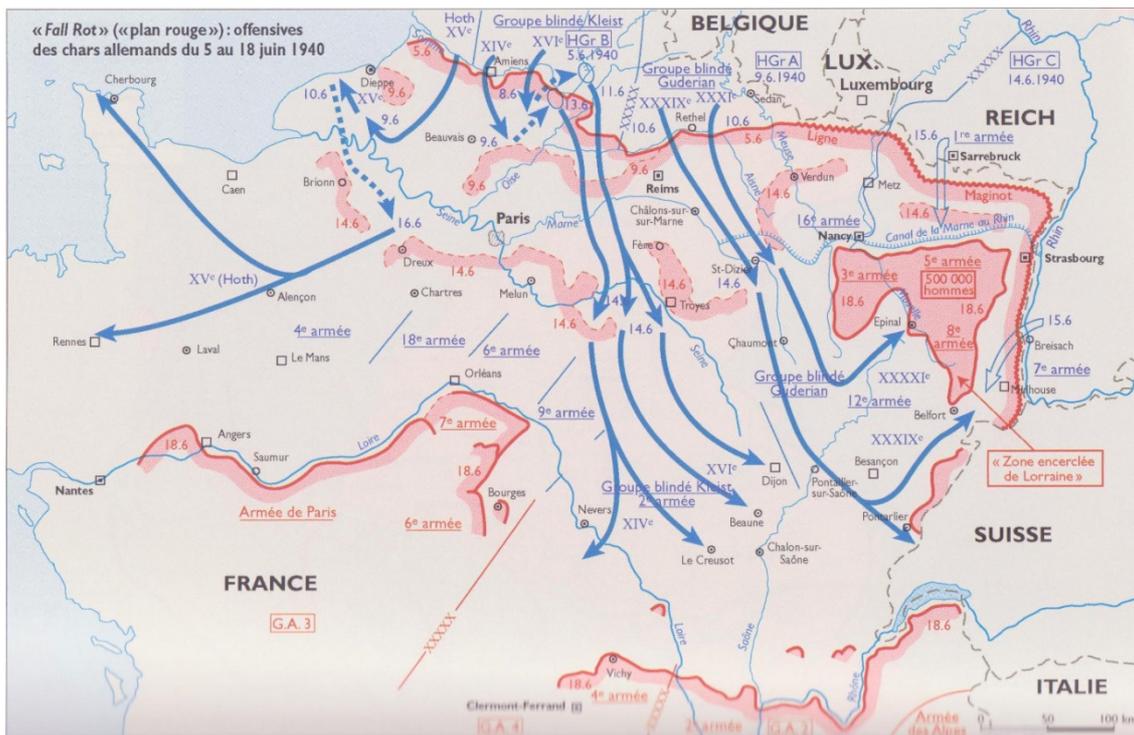


Figure 6 : L'invasion de la France en juin 1940 (Frieser, 2003, p. 476)

Une défaite aux causes multiples

Elles sont multiples. La doctrine militaire, tout d'abord, s'est montrée dépassée. L'armée française a combattu en 1940 avec les mêmes théories que lors du premier conflit mondial : la logique du « front », de la « guerre de position » domine encore alors que l'armée allemande a opté pour la guerre de mouvement. Ainsi, l'armée française accorde-t-elle une trop grande place à l'infanterie et à l'artillerie alors que les chars et l'aviation constituent des armes décisives.

L'exemple des chars est éloquent : on en compte le même nombre dans les deux camps (environ 3000). Mais le char français est un appui à l'infanterie alors que le char allemand fait partie d'une unité autonome (les *Panzer Divisionen*). Dès 1934 dans son ouvrage « Vers l'armée de métier », le colonel De Gaulle avait pourtant préconisé les possibilités stratégiques et l'effet de rupture des chars groupés en une masse cuirassée. Le plus puissant des chars français en service en 1940 (le B1) était d'une formule démodée, son artillerie principale étant placée en casemate ce qui en réduisait la latitude de pointage. Cependant son blindage de 60 mm ne pouvait être percé par aucun char adverse. Il dispose d'un armement puissant (deux canons de 75 et 47 mm, 2 mitrailleuses de 7,5 mm) et d'une bonne mobilité en terrain difficile. Des détails font tragiquement la différence : La radio sert à

coordonner les mouvements des chars allemands, ce qui donne des « tactiques de meute » meurtrières, même contre des chars plus puissants. Le système français de ravitaillement en essence est archaïque, à base de camions spécialisés devant alimenter les chars très gourmands en carburant alors que, du côté allemand, des stocks de jerricans sont déposés par camions avant de repartir sur le champ, ce qui accélère les rotations. Et ces mêmes jerricans peuvent être emportés par les chars eux-mêmes pour des percées de 100 kilomètres. Les tankistes français doivent tous changer de place entre l'observation et le tir sur l'objectif : la cadence de tir est donc, au mieux, médiocre. Les B1 bis font pourtant des ravages, surtout lors des opérations « coup de poing » qui tiennent compte de leur faible autonomie. On rapporte plusieurs cas de chars couverts de dizaines d'impacts de canons allemands et roulant encore, ou de véritables boucheries de panzers légers opérées par quelques chars français. En résumé, les Allemands ont misé sur la mobilité et accessoirement le blindage dans le cadre du Blitzkrieg, alors que les Français, dans la perspective d'une nouvelle guerre de position, ont parié sur le blindage et complètement oublié la mobilité.

Même constat pour l'artillerie que pour les chars : puissante... mais peu mobile. Les Allemands, eux, n'utilisent plus les chevaux pour déplacer leurs canons. De plus, ils savent mieux coordonner leur artillerie avec les mouvements des chars. Et cette artillerie est souvent fatale aux chars lourds français. Les canons antichars français sont bons, mais rares. Quant à l'armement personnel du soldat français, il est moins moderne que celui de l'allemand et moins standardisé au niveau des munitions.

La DCA française est indigente, c'est une des raisons de la supériorité écrasante de la Luftwaffe, et c'est cet appui aérien qui fait la différence dans bien des cas (Lormier, 2005, p. 61). Les combats aériens sont nombreux, chaque camp (Anglais, Allemands, Français) perd des centaines d'appareils. La supériorité numérique allemande est de toute manière écrasante, et concentrée sur le front, alors que l'aviation française est répartie sur le territoire. Les chasseurs français dans le nord se battent donc à un contre dix alors que la plupart des bombardiers sont détruits (Frieser, 2003, p. 195 ; Lormier, 2005, p. 69). Les bombardements allemands, concentrés dans la zone de Sedan en prélude de la percée opérationnelle, ont fortement marqué les soldats français

Le fracas des explosions maintenant domine tout. Plus aucune autre sensation n'existe. Bruit hallucinant de la torpille dont le silence grossit, s'approche, se prolonge. On se sent personnellement visé ; on attend, les muscles raidis. L'éclatement est une délivrance. Mais une autre, deux autres, dix autres... Les sifflements s'entrecroisent en

un lacis sans déchirure ; les explosions se fondent en un bruit de tonnerre continu. Lorsque son intensité diminue un instant, on entend les respirations haletantes (Lormier, 2005, p. 62)

Mais le soldat français n'a pas failli et s'est mieux battu qu'on ne l'a souligné à l'époque. Les pertes sont officiellement d'environ 100 000 morts du 10 mai au 22 juin 1940 sans compter les 14 000 britanniques et belges. On dénombre 50 000 morts côté allemands, ce qui illustre une campagne plus âpre et difficile que le concept flatteur de « guerre éclair », accolé ensuite aux événements, ne laisse supposer⁴.

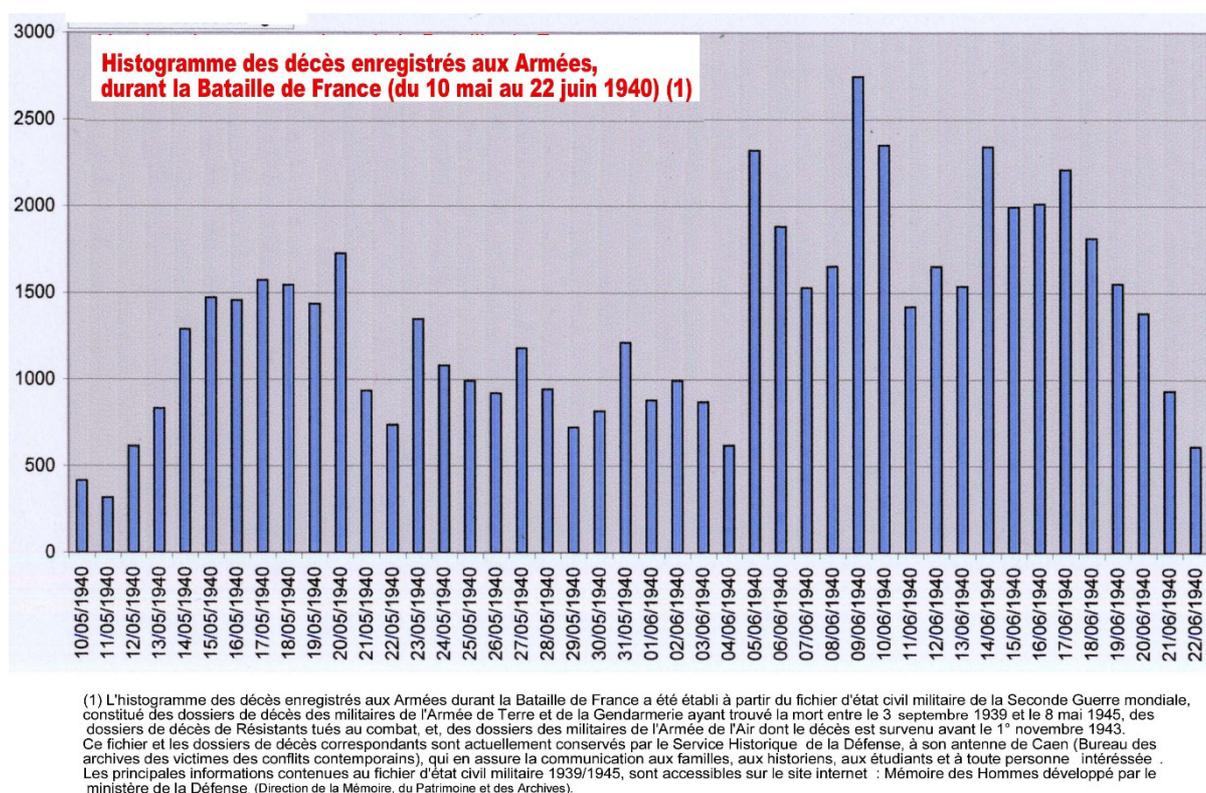


Figure 7 : Histogramme des pertes durant la bataille de France (Service Historique de la Défense)

Encore aujourd'hui les opérations militaires de mai-juin 1940 représentent un cas d'étude : jamais, certainement, campagne n'a été autant préparée en amont, avec une stratégie peaufinée dans les moindres détails et des certitudes inébranlables. Dans la pratique

Elle montre une armée et un commandement très largement démunis intellectuellement face à la forme de guerre que lui impose son adversaire et incapable le plus souvent de mettre en oeuvre la moindre initiative en temps réel. On peut

⁴ Frieser remet en cause le « mythe » d'un concept qui « n'était fondé sur aucune doctrine précédemment établie » préférant plutôt évoquer « une improvisation née de la nécessité » (Frieser, 2003, p. 382).

presque voir dans la brève campagne de mai-juin 1940 un idéal type de «collapsus doctrinal» ou rien ne fonctionne comme prévu et attendu et où tout se joue irrémédiablement en quelques jours (Garraud, 2004, p. 103)

Bibliographie

FRIESER, Karl-Heinz; THIERS, Nicole - Le mythe de la guerre-éclair : La campagne de l'Ouest de 1940. Paris : Belin, 2003. ISBN 9782701126890.

GARRAUD, Philippe - Le rôle de la « doctrine défensive » dans la défaite de 1940 : une explication trop simple et partielle. *Guerres mondiales et conflits contemporains*. . ISSN 0984-2292. 214:2 (2004) 97–123. doi: 10.3917/gmcc.214.0097.

GARRAUD, Philippe - L'idéologie de la « défensive » et ses effets stratégiques : le rôle de la dimension cognitive dans la défaite de 1940. *Revue française de science politique*. . ISSN 0035-2950. 54:5 (2004) 781–810. doi: 10.3917/rfsp.545.0781.

GARRAUD, Philippe - La politique française de réarmement de 1936 à 1940 : une production tardive mais massive. *Guerres mondiales et conflits contemporains*. . ISSN 0984-2292. 220:4 (2005) 97–113. doi: 10.3917/gmcc.220.0097.

GARRAUD, Philippe - La politique de fortification des frontières de 1925 à 1940 : logiques, contraintes et usages de la « Ligne Maginot ». *Guerres mondiales et conflits contemporains*. . ISSN 0984-2292. 226:2 (2007) 3–22. doi: 10.3917/gmcc.226.0003.

HOFFMANN, Stanley; BLOCH, Marc - L'Étrange Défaite. Paris : Gallimard, 1990. ISBN 9782070325696.

LORMIER, Dominique - Comme des lions : Mai-juin 1940 : le sacrifice héroïque de l'armée française. Paris : Calmann-Lévy, 2005. ISBN 9782702134450.